

Juxtalinéaire et mesure de l'exactitude

Mikhail L. Gasparov

Volume 37, Number 1, mars 1992

La traduction en Russie : théorie et pratique / Translation in Russia:
Theory and Practice

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002809ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002809ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gasparov, M. L. (1992). Juxtalinéaire et mesure de l'exactitude. *Meta*, 37(1), 50–58. <https://doi.org/10.7202/002809ar>

JUXTALINÉAIRE ET MESURE DE L'EXACTITUDE

MIKHAIL L. GASPAROV

*Institut de la langue russe,
Académie des sciences de l'URSS, Moscou, URSS*

On a beaucoup parlé et écrit en URSS sur la juxtalinéaire, mais on l'a, en fait, peu étudiée. D'ordinaire, les débats qu'elle suscite parviennent à la conclusion que la traduction réalisée par l'intermédiaire d'une juxtalinéaire, sans être un déshonneur, est regrettable et qu'il vaudrait mieux s'en passer. Cette foi dans l'avenir nous détourne des questions immédiates. On a traduit et on traduit encore beaucoup en passant par la juxtalinéaire, mais il n'existe aucune étude théorique sur le sujet qui ait été publiée. Or, l'intérêt théorique de cette pratique reste très important.

Si la traduction nourrit la science de la littérature, c'est essentiellement dans la mesure où elle permet d'observer la cohésion de la forme et du contenu en disjonction, d'envisager à part les moyens et les buts propres à l'écrivain. Face à un vers de Pouchkine, par exemple, nous ne pouvons savoir ce que «voulait dire» au juste le poète, nous savons seulement ce qu'il a dit en réalité : le dessein ne nous est accessible qu'à travers son incarnation. Quand nous nous trouvons devant un vers de Mickiewicz traduit par Pouchkine, nous comprenons ce qu'il «voulait dire» : Pouchkine voulait dire ce que dit le vers du poète polonais : le «vouloir dire» de l'écrivain est saisissable par déviation. À vrai dire, ces cas sont les seuls où l'on est autorisé à parler de conformité ou non du dessein à son incarnation, du «contenu» à la «forme», question trop souvent gratuite. Réalisée par l'entremise d'une juxtalinéaire, la traduction attire d'autant plus notre attention qu'elle permet d'approcher au plus près le point de divergence entre conception et incarnation.

Le processus de traduction comporte deux étapes, compréhension et formulation. En général, elles ne se prêtent que difficilement à une analyse séparée. Lorsque nous constatons un écart entre la traduction et le texte original, il ne nous est souvent pas aisé de dire si le traducteur a perçu dans les mots du texte original plus (ou moins) que nous y percevons, nous, ou s'il les a compris de la même façon que nous mais n'a seulement pas réussi à mettre sa vision en texte dans l'espace de lignes donné. Lorsque la traduction se fait à partir d'une juxtalinéaire, compréhension et formulation, interprétation et traduction proprement dite sont séparées : la compréhension du texte est entièrement donnée par la juxtalinéaire tandis que la formulation revient au traducteur. Celui-ci peut expliquer un écart par rapport à la lettre d'un texte original par sa «pénétration de l'esprit», de l'œuvre ; un écart par rapport à la juxtalinéaire ne peut s'expliquer par aucune «pénétration de l'esprit», elle n'est que «malice» ou liberté du traducteur (certes, ne rentrent pas en considération les cas relativement rares où le traducteur dispose en plus de la juxtalinéaire de sources d'informations supplémentaires, telles des consultations orales).

Tout ceci rend extrêmement intéressante l'analyse comparée des juxtalinéaires et des traductions poétiques réalisées à partir d'elles. Les matériaux pour ce type d'analyse existent en nombre important puisqu'ils résultent d'une pratique éditoriale contemporaine, mais ils sont restés sans attrait jusqu'à maintenant. Nous avons, pour notre part, mené une confrontation de cet ordre à partir de documents conservés au département des manuscrits

de la Bibliothèque Lénine (Moscou, fonds 386) et qui concernent l'une des premières entreprises russes de traduction poétique réalisées à l'aide de juxtalinéaires. Il s'agit de l'anthologie *La poésie de l'Arménie* publiée en 1916 sous la direction de V. Brioussov¹. Ce sont des transcriptions, des juxtalinéaires (dus essentiellement à P. Pakintian et K. Mikaelian), des brouillons et des textes définitifs de V. Brioussov, ainsi que d'autres textes de poètes traducteurs ayant participé à l'édition.

Brioussov, comme on le sait, étudia l'arménien, mais il ne connaissait pas suffisamment cette langue pour pouvoir, après quelques mois d'études seulement, travailler sur un texte original. Il comprenait visiblement la correspondance des mots entre la transcription et la juxtalinéaire, mais il ne pouvait saisir leurs liens et nuances sémantiques autrement que par l'intermédiaire de la juxtalinéaire et, dans les cas les plus difficiles, grâce aux conseils de Makintian. Voici deux petits exemples de traductions réalisées à partir de juxtalinéaires. La première est tirée de l'épopée «David de Sassoun» (chapitre IV).

Juxtalinéaire :

Misramelik ne retint pas davantage (cessa de retenir) David./ Sa mère le reconduisit; il s'installa chez grand-père./ Grand-père commanda (ordonna de confectionner) pour lui des bottes ferrées./ Il commanda (ordonna de confectionner) aussi une canne ferrée de berger./ Et fit de David un berger (pasteur).

Traduction de V. Brioussov :

Мысрамзлик не стал Давида держать,
И к дяде назад вернулся Давид.
Из железа Сван сапоги заказал.
Из железа Сван посошок припас,
И стал Давид с той поры пастухом.

(Misramelik ne retint plus David,/ Et David revint chez Grand-père./ Ovan commanda des bottes de fer./ Ovan prépara un bâton de fer/ et David resta de ce temps berger.)

La deuxième est tirée du poème «Anouch» de Ov. Toumanian, chant III.

Juxtalinéaire :

Et avec de bruyantes, bruyantes clameurs de joie, Elle fit asseoir le vainqueur sur le divan auprès du fiancé./ Des clameurs d'enthousiasme, des applaudissements/ les murs et le plafond (le toit) en tremblent./ Mais de derrière le rideau de belles promises/ Regardent debout les braves et les vierges.

Traduction de V. Ivanov :

Толпа и плещет и ликует,
Его удачу торжествует,
Ведет с почетом к жениху,
Сажает рядом на тахту.
Меж тем за тканью узорной
Взор девичий, как страж дозорный,
Горящий, любопытный взор
Победу судит и позор.

(La foule et applaudit et jubile,/ Célébrant son succès,/ Le menant avec solennité au fiancé,/ l'asseyant à ses côtés sur le divan./ Cependant, derrière le rideau brodé/ Le regard des jeunes filles, tel une sentinelle,/ regard brûlant et curieux/ Juge la victoire et l'infamie.)

Il est tout à fait évident que nous nous trouvons face à deux conceptions très différentes du traitement de la juxtalinéaire (et nous ne parlons pas encore de traduction). Brioussov cherche à conserver le plus possible les mots de la juxtalinéaire et n'en change l'ordre qu'au profit du mètre ou du style. Ivanov paraphrase avec des mots de son cru. On peut ainsi opposer ces traductions en qualifiant l'une d'«exacte» et l'autre de «libre» ou en parlant, comme il est de mise à présent, de «littéralité» et de «re-création». Mais il y a lieu de s'interroger sur la possibilité de préciser les concepts de «traduction exacte» et de «traduction libre» en termes quantitatifs et de ne pas se contenter de dire que l'une des traductions est «plus exacte» et l'autre «plus libre». Il faudrait encore pouvoir préciser à quel point l'une est «plus exacte» et l'autre «plus libre».

Nous avons essayé d'élaborer une méthode très simple et grossière mais qui, pensons-nous, suffit à montrer qu'il est possible de mesurer le degré d'exactitude : calculer le nombre de mots pleins de la juxtalinéaire conservés, changés, omis ou rajoutés dans la traduction. Nous avons ainsi défini quatre types de correspondances mot à mot entre la juxtalinéaire et la traduction.

1. Stricte reprise du mot de la juxtalinéaire, comme c'est le cas de *David* que l'on trouve dans les deux textes ;
2. substitution à un mot de la juxtalinéaire d'un équivalent de même racine ; à «bottes ferrées» dans la juxtalinéaire se substitue «bottes de fer» dans le texte de Brioussov ; «applaudissements» se substitue à «la foule applaudit» dans le texte ;
3. à un mot se substitue un synonyme : à *grand-père*, *Ovan*, à *canne de berger*, *bâton*, à *enthousiasme*, *la foule jubile* ;
4. omission (Brioussov a, par exemple, supprimé *sa mère le reconduisit*) ou, à l'inverse, ajout (ainsi, Ivanov développe le mot *regard* par une phrase entière, *le regard brûlant et curieux juge la victoire et l'infamie*).

Dans la citation des cinq vers de «David de Sassoun», la juxtalinéaire contient 18 mots pleins parmi lesquels 8 sont conservés dans la traduction, 2 sont transformés par des mots synonymes de racine différente et 4 enfin sont omis. La traduction de ce texte contient, elle, 19 mots pleins dont 8 reprennent la juxtalinéaire, 3 sont transformés mais ont conservé la même racine, 4 sont remplacés par des synonymes et 4 ne correspondent pas à la juxtalinéaire. Dans la citation des vers d'«Anouch», la juxtalinéaire compte 22 mots pleins (en comptant le sujet grammatical *foule* qui se trouve trois lignes plus haut), dont 4 sont conservés dans la traduction, 2 sont remplacés par des mots de même racine, 3 autres par des synonymes et 13 sont omis. La traduction compte, elle, 23 mots pleins dont 4 sont repris à la juxtalinéaire, 2 remplacés par des mots de même racine, 3 par des synonymes et 14 rajoutés.

Ces chiffres montrent suffisamment sur quoi repose l'intuition qui nous conduit à considérer la traduction de Brioussov comme «exacte» et celle d'Ivanov comme «libre». De ces exemples, on peut dégager deux indices sommaires qui permettent de caractériser finalement une traduction. Pour définir le premier, il faut compter le nombre de mots reproduisant précisément ceux de la juxtalinéaire ; on en dégagera un pourcentage que l'on appellera «indice d'exactitude». Le second est fonction du nombre de mots arbitrairement ajoutés à ceux traduits : nous appellerons le pourcentage obtenu «indice de traduction libre». Ces deux indices se complètent mutuellement et seraient inconcevables l'un sans l'autre. On pourrait, en effet, imaginer une traduction ayant soigneusement conservé les mots proposés par la juxtalinéaire mais les ayant encore plus soigneusement assortis d'une multitude d'ajouts arbitraires. Dans les deux fragments analysés, l'indice d'exactitude pour la traduction de Brioussov sera de 8/18, soit de 44 %, et l'indice de traduction libre sera de 4/19, soit de 21 %. En ce qui concerne la traduction d'Ivanov,

l'indice d'exactitude sera de 4/22, soit de 18 %, et celui de traduction libre de 14/23, soit de 61 %. La proportion de ces chiffres est parlante.

Par «mots pleins», nous entendons, comme il se doit, les substantifs, adjectifs, verbes et adverbes. Une analyse plus détaillée permettrait de calculer les indices d'exactitude et de liberté pour chacune des parties du discours, mais nous ne nous y arrêterons pas dans le cadre de cet article. Signalons seulement que l'indice d'exactitude des substantifs dans les textes ci-dessus examinés était invariablement une fois et demie à deux fois plus grand que celui concernant toutes les autres parties du discours. Il est évident qu'un texte original «se reconnaît» avant tout par la présence de ses substantifs qui forment «l'inventaire d'objets»: ce qui importe le plus, c'est de savoir de quoi parle le texte, et non ce qu'il dit (et encore moins comment il le dit). Ce fait est d'ailleurs confirmé par la psychologie de la perception. À l'extrême, le perfectionnement des comptes grossiers proposés est envisageable selon d'autres procédés, comme la classification des substituts synonymiques (concrétisant ou généralisant, métaphorique ou métonymique, etc.), ou le calcul des correspondances syntaxiques (discours lié ou haché) entre la juxtalinéaire et la traduction.

Nous avons calculé les indices d'exactitude et de traduction libre pour 20 textes de *La poésie de l'Arménie* comptant de 50 à 150 mots (50 mots étant la moyenne du sonnet, 150 et plus celle du fragment du poème). Tous oscillent autour de proportions moyennes — environ 50 % pour l'indice et 20 % pour celui de traduction libre —, mais il existe aussi des cas présentant des écarts exceptionnels. Voici l'indice d'exactitude (E) et l'indice de traduction libre (L) de quelques traductions de Briousov: «David de Sassoun» (vers blanc accentué), «Aboul-Ala-Maari» (vers longs à rimes plates) d'Av. Isaakian, «Sayat-Nova», deux chants (quatrains à rime unique), deux sonnets de M. Metsarents, un sonnet de Tekeian.

David de Sassoun	E = 58 %	L = 15 %
Aboul-Ala-Maari	E = 54 %	L = 27 %
Sayat-Nova, chant I	E = 53 %	L = 11 %
chant II	E = 33 %	L = 35 %
Metsarents, sonnet I	E = 37 %	L = 29 %
sonnet II	E = 37 %	L = 20 %
Tekeian, sonnet	E = 46 %	L = 42 %

Voici les indices E et L pour les vers d'Av. Isaakian, «J'ai vu en rêve...», dans les versions russes parallèles de Briousov et de Blok, ceux des vers d'Ar. Tcharig, «Ses trente ans...», dans les traductions de Briousov et Bobrov, ceux des vers d'I. Ioannessian «Araz» dans les traductions de K. Lipskerov, V. Cherchenevitch et d'un anonyme (des archives de *La poésie de l'Arménie*), ceux de la traduction des vers d'Ioannessian, «Ils se turent pour toujours», par K. Balmont, et enfin ceux du poème d'Ov. Toumanian, «Anouch», dans la traduction déjà connue de V. Ivanov.

Isaakian/Briousov	E = 53 %	L = 18 %
Isaakian/Blok	E = 53 %	L = 18 %
Tcharig/Briousov	E = 40 %	L = 19 %
Tcharig/Bobrov	E = 54 %	L = 5 %
Ioannessian/Lipskerov	E = 34 %	L = 24 %
Ioannessian/Cherchenevitch	E = 44 %	L = 18 %
Ioannessian/Anonyme	E = 45 %	L = 31 %
Ioannessian/Balmont	E = 34 %	L = 46 %
Toumanian/Ivanov	E = 27 %	L = 36 %

De ces tableaux, il apparaît évident que les traductions de «David de Sassoun» et «Anouch» présentent un indice d'exactitude plus grand et un indice de traduction libre moins important que ceux des poèmes en cinq vers. Néanmoins, les tendances générales restent comparables : «David de Sassoun» a le plus fort indice d'exactitude, «Anouch» dans la traduction d'Ivanov et Ioannessian traduit par Balmont sont les seuls cas où l'indice de traduction libre soit plus grand que celui d'exactitude, autrement dit, les traducteurs se sont plus permis d'insérer leurs propres mots et n'ont pas conservé ceux de la juxtalinéaire. Cette différence, sentie intuitivement, entre «traductions exactes» et «traductions libres» se trouve toujours ici pour la première fois confirmée par une mesure objective.

Du premier tableau, il ressort que la traduction libre progresse avec les contraintes du rythme et la rime du vers accentué au vers iambique et des vers libres au sonnet. La nécessité, bien connue des traducteurs, d'assortir les mots à la rime ou de les faire entrer dans le cadre du mètre pousse à prendre des libertés avec le texte.

Du deuxième tableau ressort le critère adopté par Brioussov pour le choix des textes de l'Anthologie, ainsi qu'il l'avait formulé dans son introduction : «La solution idéale en ce qui concerne le contenu, c'était de conserver dans le rendu poétique la proximité propre à la juxtalinéaire dans la mesure où le permettait l'esprit de la langue, de conserver toutes les images du texte original et d'éviter tout ajout arbitraire.» Nous le constatons effectivement : lorsque Brioussov est amené à choisir des textes pour l'anthologie, entre les trois traductions du poème «Araz», il prend celle de Cherchenevitch, et c'est elle qui présente le plus fort indice d'exactitude et l'indice de liberté le plus faible. Les deux autres traductions, celle de Lipskerov et celle d'un auteur anonyme, sont restées dans les archives. Nous trouvons un autre cas, plus délicat, relatif aux vers de Tchagîr pour lesquels Brioussov a dû choisir entre celle de Bobrov et la sienne. Et c'est la première que Brioussov a préférée en ne présentant la sienne qu'en appendice à l'anthologie. La raison en était que le texte de Bobrov présentait un indice d'exactitude plus élevé et un indice de liberté plus faible. Le troisième cas rencontré, mais qui n'apparaît pas dans le tableau, est encore plus éloquent : Brioussov a dû opérer une sélection entre ses propres textes. Sa traduction des vers de Terian, «serais-je le dernier chanteur...», existe en effet en deux variantes : dans la première, il a choisi de frapper le mot «Nairi» (ancienne appellation de l'Arménie) d'un accent sur la syllabe finale, comme c'est le cas dans la langue arménienne, tandis que dans la deuxième variante, il l'a accentué sur l'avant-dernière, conformément aux règles de la langue russe pour des mots de cette classe. Dans sa première traduction, les terminaisons des vers étaient toujours masculines, comme dans le texte original ; dans la seconde variante, il a opté pour une alternance entre les terminaisons masculines et féminines, ainsi que le veut la tradition de la prosodie russe. C'est dire que toutes les données formelles étaient en faveur de la première variante ; or Brioussov a choisi la seconde. Pourquoi ? Parce que l'exactitude des deux variantes était à peu près identique : 58 et 63 %, mais la liberté était plus importante dans la première (32 %) que dans la seconde (22 %). Bien entendu, Brioussov a fait ces comparaisons du simple regard, sans aucun calcul, se laissant guider par la proximité à la juxtalinéaire. Et quel admirable discernement dans ce regard !

Tout ceci montre, entre autres, que la mesure du degré d'exactitude que nous proposons n'a peut-être pas qu'une importance théorique. Supposons en effet un auteur d'anthologie qui, comme Brioussov, doit sélectionner plusieurs traductions d'un seul et même texte poétique. S'il sent intuitivement que l'une est franchement bonne et l'autre mauvaise, il n'hésitera pas et ne s'embarrassera pas de calculs. Mais, entre l'évidemment bon et l'évidemment mauvais, il existe toujours une gamme de traductions moyennes pour lesquelles l'intuition joue difficilement. Et c'est dans ces cas que notre auteur pourra

recourir au critère d'exactitude pour choisir le texte le plus conforme au sens original. Tant mieux s'il est à même de le faire du regard, avec la précision d'un Briousov. Mais, s'il ne le peut, une méthode de calcul pourra l'aider.

Soulignons-le encore une fois : nous entendons les termes d'«exactitude» et de «liberté» dans la perspective d'un chercheur, ce qui en aucune manière n'implique un jugement de valeur. Bonne ou mauvaise, c'est le goût commun orienté par une multitude de facteurs différents qui décide de la qualité d'une traduction. Moins précise mais stylistiquement plus harmonieuse et réussie, une traduction peut être préférée à une autre plus fidèle mais stylistiquement plus inégale. (C'est selon des critères de cet ordre, semble-t-il, que s'est assise la réputation des traductions que fit Marchak des sonnets de Shakespeare.) Les recherches de V. V. Nastopkine conduites suivant notre méthode mettent en évidence la non-conformité entre l'exactitude objective et l'appréciation subjective. (Cf. V. Nastopkine, «Essai de recherche de l'exactitude de la traduction à l'aide de méthodes quantitative», *Literatura*, t. 23, n° 2, Vilnius, 1981, p. 53-69.) L'auteur y examine 75 traductions de deux poèmes de Salomé Néris réalisées à partir d'une juxtalinéaire commune à tous les candidats d'un concours organisé en 1965. L'indice d'exactitude s'étend de 15/17 % à 49/67 % et celui de traduction libre de 21/22 % à 62/83 %. Curieusement, ce dernier fut, en règle générale, plus important que l'indice d'exactitude — l'époque des exigences briousoviennes relève d'un passé révolu. Le concours fut un échec, le premier prix n'ayant pas été décerné. Deux deuxièmes prix *ex æquo* furent attribués ainsi que deux accessits (les autres participants sont restés anonymes), et aucune des traductions objectivement les plus exactes n'a été primée. D'après les exemples cités dans l'article, il est difficile de ne pas partager l'avis du jury.

Il reste encore à résoudre une autre question. L'indice d'exactitude briousovien — près de 50 % des mots de la juxtalinéaire gardés dans la traduction — est-il réellement aussi élevé, ou n'apparaît-il ainsi que par comparaison à ceux de Balmont et de V. Ivanov ? Pour répondre à cette interrogation, il faut comparer le travail de Briousov avec des traductions dont l'écart avec la juxtalinéaire ne résulte d'aucune contrainte de rythme ou de rime mais correspond à un minimum d'ajustements stylistiques ; autrement dit, il faut le comparer avec des traductions de textes en prose.

Dans ce domaine, nous ne pouvons recourir aux matériaux de Briousov puisque celui-ci n'a jamais réalisé de traductions en prose à l'aide de juxtalinéaires. Nous avons donc procédé à un calcul sur une traduction russe en prose faite à partir d'une juxtalinéaire de l'ouzbèque (du roman de Dj. Ikrami, *Le vaincu*, roman soigneusement traduit par V. V. Smirnova d'après une juxtalinéaire qu'elle nous a gracieusement présentée). Il apparaît que dans la prose, l'indice d'exactitude s'élève à 56 % et celui de traduction libre à 15 %, comme dans «David de Sassoun». Ainsi, la traduction de Briousov n'apparaît pas seulement élevée par comparaison, mais également dans l'absolu, s'approchant de la limite où une traduction n'est plus que la forme rédigée d'une juxtalinéaire.

Mais avant de quitter les matériaux de Briousov, on posera une dernière question. Briousov a-t-il toujours tendu à cette précision coûte que coûte, comme il le déclare dans son «Introduction» à *La poésie de l'Arménie* ? Un coup d'œil jeté sur ses traductions réalisées à différentes époques suffit à se convaincre que non : Briousov a commencé par faire des traductions aussi libres que celles de Balmont ou d'Ivanov. Par un heureux hasard, nous sommes en mesure d'estimer l'exactitude et la liberté de ses traductions réalisées par l'intermédiaire de juxtalinéaires, lesquelles, cette fois-ci, furent également de sa plume. Dans le cahier de ses travaux daté de 1895, on a retrouvé une juxtalinéaire définitive des vers de Mallarmé, «M'introduire dans ton histoire...». Ces vers sont très obscurs mais ils deviennent insensés dans la juxtalinéaire de Briousov : les mots se

suivent les uns après les autres, parfois sans liaison grammaticale, et leur traduction confine à la négligence : ainsi «talon nu» a été rendu dans la juxtalinéaire par «talent nu» en raison de la ressemblance consonantique, puis traduit par «le génie rencontré à l'aube». D'où provient donc cette inattention ? Elle s'explique par le fait que le débutant Briousov traduit non pas la poésie, mais la poétique. Son propos était de créer, dans la langue russe, un style de tissage verbal incompréhensible fait d'allusions obscures ; il s'approprie le procédé de Mallarmé sans se soucier de la matière thématique et imaginaire et substitue aux mots de l'original les siens propres. Ainsi, pour cette traduction précoce de Briousov, l'indice d'exactitude est de 32 % et celui de traduction libre de 53 %, ce dernier étant plus élevé qu'il ne l'était chez Balmont et Ivanov : plus de la moitié des mots viennent du traducteur.

Pourquoi tenons-nous tant à la juxtalinéaire ? Ne peut-on pas envisager des comparaisons quantitatives en confrontant directement l'original à la traduction ? Cela est effectivement possible mais plus difficile : la confrontation faite à partir de la juxtalinéaire nous permet notamment de mieux distinguer la «conservation précise d'un mot», la «substitution par un mot de même racine» ou encore un «synonyme de racine différente», distinctions qui, dans la confrontation d'un texte original à sa traduction, perdent souvent leurs contours. On peut introduire des traits d'exactitude approximatifs, estimer, par exemple, que sont «exacts» les mots de la traduction qui seuls correspondent à ceux du dictionnaire bilingue le plus complet (ou le plus contemporain de l'époque où a été réalisée la traduction). Mais ceci reste à ce point aléatoire que lors de nos premières expériences, nos calculs ne se fondaient que sur notre perception instinctive, préférant, dans les cas d'incertitude, opter pour une estimation «exacte» plutôt que «libre». C'est pourquoi les tentatives faites ci-dessous pour mesurer les traductions par leur confrontation directe à l'original doivent être appréciées en conséquence, leurs indices quantitatifs ne pouvant être qu'approximatifs.

La référence classique à la liberté de la traduction dans la poésie russe est le poème de Lermontov traduit de Goethe.

<i>Über allen Gipfeln</i>	Горные вершины Les cimes montagneuses/dorment
<i>Ist ruh,</i>	<input type="checkbox"/> Спят во тьме ночной ; dans les ténèbres nocturnes ;/
<i>In allen Wipfeln</i>	<input type="checkbox"/> Тихие долины Les vallées silencieuses/sont
<i>Spürest du</i>	<input type="checkbox"/> Полны свежей мглой ; recouvertes de brume fraîche ;/
<i>Kaum eine Hauch.</i>	<input type="checkbox"/> Не пылит дорога, Le chemin ne soulève pas de
<i>Die Vögelein schweigen im Walde</i>	<input type="checkbox"/> Не дрожат листы... roussière/Les feuilles ne
<i>Warte nur, balde</i>	<input type="checkbox"/> Подожди немного, bruisent pas./Attends un peu/
<i>Ruhest du auch.</i>	<input type="checkbox"/> Отдохнешь и ты. tu te reposeras aussi.

Dans le texte original, on trouve 11 mots pleins et dans la traduction, 17. Du texte de Goethe, on peut estimer que 4 mots ont été traduits : *Gipfeln*, *warte*, *balde*, *ruhest* (*schweigen* ne pouvant être considéré comme l'équivalent de *ne bruissent pas*). Dans la traduction, on a compté 5 mots exacts (parmi lesquels *montagneuses*, qui nous paraît conforme à l'original), il en reste 12 apportés par le traducteur (on peut considérer, il est

vrai, que l'image *Kaum eine Hauch* correspond à *le chemin ne soulève pas de poussière, les feuilles ne bruissent pas*, mais il est difficile de qualifier ce fragment d'exact). L'indice d'exactitude est de $4/11 = 35\%$ et l'indice de traduction libre de $12/17 = 70\%$. Finalement, la traduction proprement dite de Lermontov n'apparaît telle que dans la première et les deux dernières lignes, le reste du texte n'étant que des variantes sur le thème de Goethe.

Pour la comparaison, nous avons calculé de la même manière les indices approximatifs d'exactitude et de traduction libre de deux traductions de Pouchkine, l'une en vers libres («Le Morlaque à Venise» de Mérimée), l'autre en vers rimés («Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire» de Chénier), de la traduction du sonnet 65 de Shakespeare par S. Marchak et des vers de Verlaine «Ô triste, triste était mon âme...» par I. Annenski. Le résultat apparaît comme suit (et rappelons encore qu'il n'est qu'approximatif).

Pouchkine de Mérimée	E = 55 %	L = 35 %
Pouchkine de Chénier	E = 50 %	L = 40 %
Marchak de Shakespeare	E = 46 %	L = 62 %
Annenski de Verlaine	E = 35 %	L = 70 %

Le tableau ressemble beaucoup à celui que nous avons constaté en confrontant les traductions aux juxtalinéaires. Chez Pouchkine, on observe que l'exactitude diminue au profit de la traduction libre à mesure que l'on passe des vers blancs, qui enchaînent le moins, aux vers rythmés, qui enchaînent le plus. Néanmoins, l'indice d'exactitude du poète reste supérieur à celui de traduction libre, alors que l'on observe le phénomène inverse chez Marchak et Annenski : Pouchkine, tout en ne prétendant pas au titre de traducteur, était de fait plus sensible dans sa recherche de l'exactitude que les deux autres poètes. Il est curieux que les indices d'Annenski correspondent exactement à ceux de Lermontov : tous deux ont presque aux trois quarts composé leur «traduction» en termes de leur propre cru. Le plus grand travail de traduction d'Annenski, *Les œuvres complètes* d'Euripide, reste jusqu'à présent unique. Il faut dire que la tragédie grecque est hétérogène dans la mesure où en elle alternent des monologues iambiques dans la langue courante, des dialogues également iambiques dans une langue saccadée (notamment les «vers de la stychomachie» où les personnages échangent des répliques tenant en un seul vers) et des chœurs à mètres lyriques complexes.

Nous avons calculé les indices d'exactitude et de traduction libre des *Suppliques* d'Euripide, en distinguant chacune des parties du texte ci-dessus définies. Pour la comparaison, nous avons utilisé la traduction d'*Antigone* de Sophocle réalisée par F. F. Zielinski. Ces travaux sont presque contemporains et furent tous deux partiellement programmés dans le corpus des traductions des tragédies antiques en langue russe. Dans la traduction des monologues, ni Annenski, ni Zielinski ne sont parvenus à respecter le nombre de lignes des textes originaux, qu'ils ont librement rallongés. Pour ce qui est des vers de la stychomachie, tous deux ont réussi, bon gré mal gré, à maintenir les répliques en vers uniques. Des chœurs, Zielinski a consciencieusement conservé le dessin rythmique de l'original, contrairement à Annenski qui, lui, l'a simplifié, mais tous deux ont respecté les constructions symétriques — strophe, antistrophe et épode.

	Annenski		Zielinski	
Monologue	E = 41 %	L = 34 %	E = 66 %	L = 34 %
	E = 42 %	L = 44 %	E = 69 %	L = 35 %
Chœur	E = 28 %	L = 60 %	E = 67 %	L = 46 %

Nous nous trouvons de nouveau face à un tableau connu. Plus les contraintes de la versification interviennent dans le texte, plus est élevé l'indice de traduction libre.

Philologue, Zielinski se préoccupait avant tout de l'exactitude, d'où cette performance rare d'avoir pu maintenir un indice d'exactitude égal dans les trois types de textes tragiques. Annenski, lui, n'était pas seulement philologue mais également poète original et fin. Sa volonté créatrice, qu'il l'ait voulu ou non, est manifeste dans son travail sur le texte original d'Euripide; l'indice d'exactitude est chez lui partout plus faible, et notamment dans les chœurs: c'est surtout dans les parties les plus lyriques de la tragédie qu'il se permet d'intervenir dans le texte grec. L'indice d'exactitude y est égal à celui d'«Anouch» dans la traduction de V. Ivanov. Joukovski, comme on le sait, disait: «En prose, le traducteur est un esclave, en poésie, il est un rival.» Pour le paraphraser, nous pourrions dire: Annenski est rival dans les parties dramatiques de la tragédie et maître dans les parties lyriques.

Distinguer les mots de l'original conservés dans la traduction et ceux ajoutés peut nous amener à préciser la sémantique de ces ajouts. Ainsi, on peut montrer que Zielinski a notamment donné la primauté à la visualisation de l'image tandis qu'Annenski a plutôt cherché à en intensifier l'émotivité. Ceci peut contribuer à éclaircir le concept flou de «subjectivité» de la traduction. Mais cette réflexion dépasse les limites de notre propos.

Nous pensons que la méthode exposée pour mesurer l'exactitude et la liberté d'une traduction à l'aide d'indices quantitatifs objectifs peut contribuer, avec des compléments et affinements ultérieurs, à faire passer l'analyse des traductions littéraires du domaine de l'art impressionniste à celui de la science exacte.

Note

1. **Valéri Brioussov** (1874-1924) fut l'un des animateurs du mouvement symboliste russe. Il a beaucoup contribué à la rénovation de la poésie russe, en particulier grâce à ses nombreuses traductions de la poésie française moderne (on considère que les plus réussies sont celles de Verhaeren). Dans les dernières années de sa vie, il a également traduit l'*Énéide*, *Faust*, les vers d'E. A. Poe.

Constantin Balmont (1867-1942) et **Viatcheslav Ivanov** (1866-1949), ses amis, étaient comme lui des poètes symbolistes. Le premier a notamment traduit Schelling, Huysmans, Calderon et Rustavelli. V. Ivanov a traduit Eschyle, Novalis et Pétrarque.

Parallèlement à la traduction d'Eschyle réalisée par Ivanov, le professeur F. Zielinski a traduit Sophocle, alors qu'I. Annenski, autre poète symboliste, a traduit Euripide ainsi que les poètes parnassiens et les symbolistes français.

Le recueil de traductions *La poésie de l'Arménie* a été principalement l'œuvre de Brioussov; la participation de Balmont, d'Ivanov et du plus grand des poètes symbolistes russes, A. Blok, n'y a été qu'épisodique. Les poètes Bobrov, Cherchenievitch et Lipskerov étaient à l'époque de jeunes élèves de Brioussov; seul Lipskerov devint un traducteur professionnel, notamment spécialisé dans la traduction des poètes orientaux. Parmi les poètes arméniens traduits, le plus important était Sayat-Nova (XVIII^e siècle). D. Ioannessian et O. Toumanian appartiennent à la génération des écrivains réalistes, A. Issaakian, V. Terian et M. Metsarents sont des poètes symbolistes.

Salomea Neris (1904-1945) est une éminente poétesse lituanienne. Ses vers, riches en évocations et images folkloriques, sont difficiles à traduire.

A. Pouchkine (1799-1837) et **M. Lermontov** (1814-1841), grands poètes russes, mûris à l'époque du romantisme. Leurs traductions (qui sont le plus souvent des adaptations) n'occupent qu'une place secondaire dans leurs œuvres. Mais les traductions de Pouchkine, en vers, de la mystification poétique de Mérimée «La Guzla» présentent un intérêt majeur.

La traduction libre caractérise la plupart des traductions du XIX^e siècle et est encore perceptible chez Balmont, Ivanov et Annenski. C'est Brioussov qui promut l'idée d'exactitude littéraliste, et la pratique s'en ressentit jusque dans les années 1930, pour céder ensuite la place à une manière plus libre et stylistiquement polie. Parmi les représentants les plus caractéristiques de cette dernière tendance, citons S. Marchak (1887-1964), notamment ses célèbres traductions des sonnets de Shakespeare.